

une des avantages qu'elle procure. Trop souvent le principal motif de ce choix est la pensée que c'est une profession moins pénible que les professions manuelles qu'on serait le plus souvent réduit à embrasser par suite de la condition de sa famille et sa position de fortune. On peut aussi se laisser tenter par la considération que la société accorde toujours à cette profession de préférence à d'autres, considération qui, dans tous les cas, l'élève généralement au-dessus de la plupart des états à la portée des personnes appartenant à des familles peu aisées.

Nous sommes loin de vouloir déprécier ces états ; tous ceux où l'on se rend utile à ses semblables, en satisfaisant à leurs besoins, méritent notre respect, et ceux qui les exercent honorablement ont droit à notre estime. Mais l'homme qui, en embrassant la profession d'instituteur, n'est pas profondément pénétré de l'importance de l'œuvre où il s'engage et qui ne se détermine pas par le sentiment de cette importance, celui qui ne regarde pas la mission d'élever la jeunesse, c'est-à-dire, de former des hommes, comme la plus noble et la plus auguste tâche, celui-là n'y accomplira jamais le bien qu'il est appelé à faire ; il y sera toujours déplacé ; car quelque soit notre savoir ou notre talent, nous ne sommes à notre place que lorsque nous remplissons convenablement notre emploi.

Il y a beaucoup de jeunes instituteurs qu'on voit dans leur école avec une expression d'ennui et de dédain peinte sur leurs traits, qui semble dire partout autour d'eux : « je ne suis pas à ma place ici. » Ils paraissent croire que leur savoir ou leur talent est trop grand pour l'employer à l'humble occupation d'instruire de *peuvres enfants ignorants* ; à leurs yeux une pareille fonction ravale leur dignité. A ceux-là nous pourrions dire que le plus tôt ils quitteront cette humble profession pour une autre plus en rapport avec leurs vues, qu'ils croient plus élevées, le plus tôt sera le mieux pour eux-mêmes et pour les jeunes êtres qui leur sont confiés. Car nous pourrions leur dire : quelque soit votre dédain pour cette occupation, bien loin que vous soyez au-dessus de vos fonctions, ce sont vos fonctions qui sont au-dessus de vous. On n'est jamais au-dessus de sa tâche tant qu'on y laisse à désirer ; au contraire, malgré tout le mérite dont on peut être doté, on reste toujours au-dessous tant qu'on n'y fait pas tout le bien qu'elle comporte.

Nous ne voulons pas déverser le blâme sur ceux qui dans le choix d'une profession se décident principalement par le désir de pourvoir à leur existence. Quand il faut travailler pour vivre, le premier devoir est de s'assurer les moyens de subsister et d'élever sa famille sans être à charge à personne. Aussi en énumérant quelques-uns des motifs que nous avons indiqués plus haut, nous avons eu seulement pour but de faire voir quelles conséquences peuvent en découler pour ceux qu'ils porteraient uniquement à choisir la profession d'instituteur.

Mais, tout en cherchant dans cette carrière un moyen honorable de vivre et de pourvoir aux besoins de sa famille, on peut y voir aussi une profession où l'on a en quelque sorte charges d'âmes, où l'on a mission de former les esprits et les cœurs ; où l'on se rend à soi-même le témoignage qu'en se livrant à l'éducation des enfants qui nous sont confiés, en développant leur intelligence par l'instruction, en épurant leur cœur pour en extirper les défauts et faire germer les bons principes, en leur inspirant des sentiments d'obéissance et de respect, l'amour du bien et l'horreur du mal, en leur faisant contracter des habitudes de travail, d'ordre et de modération, en les ornant enfin de toutes les qualités qui constituent un chrétien vraiment digne de ce nom, on sert à la fois Dieu, la famille, la patrie et l'humanité : Dieu à qui l'on prépare des serviteurs fidèles, qui l'honorent en accomplissant ses préceptes et en faisant du bien à leurs semblables ; la famille, qui recevra de nous des membres vertueux, qui après avoir été des fils tendres et

respectueux, seront un jour des amis sincères, des époux fidèles et des pères pleins de sollicitude et de vigilance pour leurs enfants ; la patrie, pour qui nous formons des citoyens incapables de lui nuire et toujours empressés de lui être utiles, dévoués à ses intérêts et soumis à ses lois ; l'humanité, enfin, qui attend de nous des hommes de bien, loyaux et intègres, qui ne reculent jamais devant le travail et la peine, et qui, lorsque le devoir commande, sont prêts à s'imposer tous les sacrifices.

On peut, dans les enfants qu'on est chargé d'instruire, voir les hommes de l'avenir, de jeunes plantes dont on doit surveiller la croissance, de tendres êtres dont on peut faire le bonheur ou le malheur par la manière dont on les élèvera, mais dont on a le devoir d'assurer le succès dans ce monde, par le développement de leur intelligence, et par la culture de toutes leurs facultés. On peut, pour tout dire enfin, voir dans la carrière de l'éducation, une noble profession où l'on est appelé à faire croître les germes que Dieu a déposés dans les âmes confiées à nos soins, et qui, entre nos mains peuvent devenir pour la société des semences de bien ou de mal, des éléments de ruine ou de prospérité.

L'une ou l'autre de ces manières d'envisager la carrière de l'enseignement a une influence décisive et bien différente, non pas seulement sur le résultat de l'éducation et par conséquent sur l'avenir de la société, mais sur le bien-être des instituteurs eux-mêmes.

Dans le premier cas, on cherche uniquement son intérêt ; *on fait un métier.*

Dans le second, sans perdre de vue ses intérêts, on pense encore plus à son devoir ; *on remplit une mission, on exerce un apostolat.*

Dans la première supposition, on fait tort à la société dont on néglige les intérêts en ne pensant qu'àux siens ; on lui nuit parce qu'on ne lui fait pas tout le bien qu'on devrait lui faire ; on ne lui rend pas tous les services qu'elle était en droit d'attendre de nous, lorsqu'elle nous a confié ce qu'elle a de plus cher.

Dans la deuxième, on lui rend le service le plus signalé, un service aussi grand dans le présent que les suites en sont fécondes pour l'avenir, parce qu'en formant à la vertu les générations naissantes, on prépare pour les siècles futurs des générations plus vertueuses encore.

Mais, à ne considérer que soi, dans le premier cas, on se nuit peut-être, d'autant plus qu'on se préoccupe exclusivement de soi ; en ne songeant qu'à son bien-être matériel, on fait presque toujours son malheur, on se crée des ennuis et des tourments inévitables.

Dans le dernier, on sert d'autant mieux ses vrais intérêts qu'on paraît les oublier davantage. En consacrant à l'éducation de la jeunesse, tous ses soins, tous ses efforts et toutes ses pensées, on atteint plus sûrement son but, on se procure en outre les plus douces jouissances de l'esprit et du cœur, des jouissances qui ne sauraient nous échapper.

Il nous sera facile de justifier l'une et l'autre assertion.

En ne voyant dans la profession d'instituteur que les avantages qu'elle peut procurer, il est presque impossible qu'on y fasse tout le bien dont on serait capable avec des vues plus larges et plus élevées. Comme on n'a que son intérêt en vue, et en parlant ainsi je n'exclus pas les sentiments d'un bon époux et d'un bon père, car c'est travailler pour soi que travailler pour sa famille ; comme, dis-je, on ne voit que soi, on est porté rarement à faire tout ce qu'on peut ; or, en éducation, on ne fait tout ce qu'on doit que lorsqu'on va jusqu'aux limites du possible. Dans son intérêt, on tiendra sans doute sa classe avec soin, on y fera régner l'ordre et la propreté, on maintiendra le silence et la discipline, parce que si elle était bruyante et mal tenue, le désordre accuserait notre négligence et menacerait notre position en mécontentant l'autorité ou les familles.

On cherchera certainement aussi à donner une bonne